

Encouragements féminins
Libre vie de l'esprit en RDA — Partie III^(*)
Angelika Oldenburg

Il se peut qu'il soit donné au penseur solitaire, chez lui à sa table de travail, d'avoir la révélation de l'essence des choses.

Mais il se produit aussi fréquemment ce que Heinrich von Kleist a écrit, dans un essai intitulé : *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden* [À propos de la confection progressive des pensées par le discours] : « Chez celui qui parle, il y a une source singulière d'enthousiasme dans un visage humain qui lui fait face [en écoutant, ndt] ; et un regard qui nous annonce une pensée à demi exprimée, nous fait souvent cadeau de l'expression de l'autre moitié de cette pensée entière. »¹ Ou bien, en le formulant quelque peu moins solennellement, comme chez Maxie Wander : « En effet c'est le truc. Avec toi seul, absolument rien ne te vient à l'esprit et tu sombres dans la misère. Mais si quelqu'un te reluque ouvertement de face et fait montre encore d'un intérêt, alors ton cœur se met à battre tout à coup plus fort et tu découvres en toi des abîmes de vies non-vécues. »²

Rencontrer, penser, sentir et parler dans un espace qui entre en tension entre les êtres humains. Ici le nouveau peut être formulé avec circonspection, des idées peuvent être contrôlées, goûtées, dégustées, rejetées, re-vérifiées, modelées, bref, mises en mouvement par la participation d'autrui. Un dialogue.

Nous n'existons pas rien que pour nous. Nous dépendons du fait que d'autres êtres humains s'intéressent à nous, à nos idées, à nos manières de voir, à nos interrogations. Dans le fait d'avoir le regard d'autrui posé sur nous, nous faisons l'expérience d'un espace dans lequel nos idées peuvent se répandre, se transformer et se renouveler et entrer dans de remarquables associations avec celles des autres. Lorsque cet intérêt n'est pas présent, alors nous nous rabougrissons. L'intérêt porté à autrui ouvre un espace dans lequel quelque chose de nouveau, de vivant, peut naître.

Des dictatures ou des attitudes dictatoriales, quelle que soit leur provenance, redoutent ce processus et doivent nécessairement l'entraver. Que quelque chose de neuf en naisse, ce n'est pas important mais importun, perturbant, menaçant pour elles. La vérité est déjà bien connue, en effet et elle se trouve à disposition — pourquoi ne se répète-t-elle donc pas tout simplement ? Elle est l'antique, ce qui a déjà été « mis noir sur blanc », rédigé. Elle n'a besoin que de devenir tout bonnement consciente et d'être récitée. L'accord existe. Le dialogue ne sert qu'à suivre les traces de cet antique connu et formulé, il en est ainsi depuis bien longtemps jusqu'à ce qu'enfin, elle se trouve dans l'espace.

Dictatures et attitudes directoriales doivent donc s'efforcer d'opprimer la vie dialogique. Il ne doit pas y avoir d'espace dans lequel quelque chose de nouveau puisse naître. La vérité consiste en répétition de ce qui est déjà connu et inscrit.

Dictatures et attitudes dictatoriales doivent tout d'abord soigneusement veiller à ce que la pensée personnelle soit tenue pour insignifiante. On mieux, passe carrément pour fausse. Communiquer le sentiment que si tu penses ceci ou cela, en tout cas quelque chose d'autre que nous pensons, eh bien, c'est que tu n'obéis point à cela. Une dictature commence par les ciseaux^(**) dans ta propre tête. Avec le soupçon que tu as un jour sur toi-même. Avec l'engendrement du sentiment d'être, d'une manière ou d'une autre, « à côté ». C'est le regard que jette sur toi les technocrates et les bureaucrates de tous les systèmes : es-tu vraiment utile ? Sers-tu à quelque chose ? Une individualité cela perturbe par sa présence même, c'est malcommode, cela doit être « évacué du regard ». Un tel regard est paralysant et guère facile à surmonter. Il est opérant. Se trouver longtemps sous un tel regard froid, empêche de pouvoir ressentir un peu de chaleur pour soi-même. Le regard glacial tue.^(***)

De l'adaptation à la dissidence

L'écrivaine Christa Wolf — car il s'agit d'elle ici entre autres ici — a ressenti de longues années durant la présence de ce regard, par lequel « on se voit mis(e) en suspicion ». Une auto du service secret de l'état se trouvait stationnée devant chez elle, avec trois mouchards. Ils n'occupaient pas seulement l'espace devant sa porte mais avant tout aussi son espace intérieur. Et lorsqu'un jour, sortant de chez elle, elle regarda dans leur auto et envisagea de face l'un de ses veilleurs, elle vit que son regard était « vitreux ». À savoir un regard qui ne veut pas rencontrer. Elle passa ainsi ses jours à résister à ce regard dont elle voulut faire un objet.³

¹(*) Voir la partie I : Adelhart Loge : *Pratique méditative anthroposophique derrière le rideau de fer — Libre vie de l'esprit en RDA* dans *Die Drei* 11/2019 et la partie II : Jürgen Raßbach : *Nous devons changer notre vie — L'écrivain Hanns Cibulka* [Traduites en français : DDAL19.DOC & DDJR220.DOC, ndt]

(**) Le *Canard Enchaîné*, dont la devise est « *La liberté ne s'use que si l'on ne s'en sert pas* » appelle toujours la censure ancienne ou l'autocensure actuelle des directeurs de presse (celle « boloréenne ou amaudiennne) du joli nom d'*Anastasié* dont le symbole est justement la paire de ciseaux. *Ndt*

² Heinrich von Kleist : *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden* [À propos de la confection progressive des pensées par le discours] — www.projekt-gutenberg.org/kleist/gedanken/geda,ken.html

² Maxie Wander : *Ein Leben ist nicht genug* [Une vie (ce) n'est pas assez] Munich 2007, p.11.

(***) Un tel regard dans le milieu socioprofessionnel, « donne » d'abord le cancer avant d'entraîner effectivement la mort. *Ndt*

³ Voir Christa Wolf : *Was bleibt* [Ce qui reste], Munich 2001.

Christa Wolf, née en 1929, a grandi dans une famille d'une maison de la bourgeoisie moyenne dans la Pologne actuelle, elle s'enfuit devant les Russes vers Mecklembourg, poursuivie par un temps de transition confuse. Dans ces années d'après 1945, elle ne pouvait pas se pardonner le fait — qu'enfant ! — elle n'avait pas percé à jour le



Christa Wolf (1929-2011)

national-socialisme. Elle se sentait coupable et se mit à lire les classiques marxistes. Avec le sentiment que ces idées donnaient un sens, étaient raisonnables et évidentes.

En lisant son « premier écrit marxiste » de Ludwig Feuerbach, elle connut le sentiment de vie qui lui avait manqué, la dissolution des sentiments de culpabilité : « *Et ainsi tout ce qui avait été auparavant une réalité devint-il irréal. En lieu et place du réel qui dépérisait, apparut une nouvelle réalité capable de vivre.* »⁴ Ces mots l'électrifièrent et elle voulut participer à la création de cette réalité par toutes les forces et les fibres de son être. C'est-à-dire à la RDA.

S'ensuivit l'entrée au **SED** [*Sozialistische Einheitspartei Deutschland* – Parti socialiste unifiée d'Allemagne], l'étude de la langue germanique et une carrière à la maison d'édition et au *Vorstand* des *deutschen Schriftstellerverein* [comité directeur de l'union des écrivains allemands]. Elle devint la directrice du comité de lecture et donc prit une part du pouvoir qui doit décider de ce qui est imprimé ou pas en RDA. En

1963-67, elle est même candidate du comité central du SED. Son roman, *Der geteilte Himmel* [le ciel partagé] (1963) est un des premiers *best-seller* de la RDA et fut aussitôt scénarisé en film par Konrad Wolf. Ainsi une carrière artistique comme politique sembla-t-elle toute tracée pour elle.

Elle devint quelqu'un, dont on attendait qu'elle sût comment les choses allaient, à savoir comment cette nouvelle littérature socialiste et ce nouveau système socialiste allaient, et elle attendait aussi cela d'elle-même. Pourtant derrière l'ascension d'une carrière à la vitesse d'une flèche, se développe l'interrogation irrésistible : appartiens-je encore à cela ? Désenchantement croissant. Réunions de parti ennuyeuses. Tentatives de mettre en accord ce qui se passe dans la RDA avec l'image intérieure qu'elle se fait de son idéal personnel.

Or le tissu d'appartenance qui ne cesse de se fragiliser finit par ce déchirer. Lors du 11^{ème} plénum du comité central du SED, en décembre 1965, qui entra dans l'histoire sous le nom de « *Kahlschlag-Plenum* [Plénum de la coupe à blanc ou de l'estoc, ndt] », la littérature et l'art furent remis dans la ligne. En vérité des questions économiques sont à l'ordre du jour. Mais les fonctionnaires du parti perçoivent un trouble remarquable dans le pays, une protestation avant tout dans la jeunesse. Il faut donc faire un exemple, les coupables doivent être trouvés.

On les découvre parmi les artistes. L'un semble un bouc émissaire particulièrement approprié : Werner Braüning, dont quelques chapitres venaient juste d'être publiés de son roman *Rummelplatz*. Il décrivait dans ces pages les années de construction de la RDA, à l'exemple du mineur d'une mine d'uranium. Il n'y faidait pas sa mijaurée à l'occasion, car il y a des scènes grossières et érotiques. Or cela ne doit pas être, car la RDA ne s'est pas faite dans le stupre lui reproche-t-on. Braüning se voit donc publiquement cloué au pilori. (Du reste il ne se remettra jamais de cet événement, car il n'a jamais achevé son roman et est mort d'alcoolisme et de désespoir à 43 ans, le 14 août 1976).

Erich Honecker, à l'époque secrétaire des questions de sûreté d'état, déclara : « Notre république démocratique d'Allemagne est un état propre. En elle il y a des échelles immuables de mesure éthiques et morales, pour la bienséance et les bonnes mœurs. Ces derniers mois, il y eut quelques occurrences qui requièrent notre attention particulière. Quelques jeunes se joignirent à des groupes et s'adonnèrent à des activités criminelles, il y eut des violences et des phénomènes de rôdeurs. Ici se révèle de nouveau l'influence négative de la télévision et de la radio occidentales sur des parties de notre population. » Et le président du Conseil d'état Walter Ulbricht ajouta : « Je ne peux permettre que le scepticisme soit propagé, et ensuite inscrit dans le plan que la productivité du travail qui s'est élevée de 6%. Si nous autorisons la propagande du scepticisme, nous faisons baisser la productivité à 1%, à savoir une baisse de notre standard de vie, toute réelle, c'est comme cela que l'on calcule chez nous. »⁵

Après une pause de session, Wolf s'empara du micro et intervint au débotté, sans manuscrit ni préparation. Il ne s'agissait pas seulement pour elle de la défense d'un écrivain attaqué et de la liberté de l'art, mais plutôt aussi de la défense de la subjectivité principalement et de l'écriture personnelle. Elle soutint Braüning, qu'elle connaissait personnellement bien. Avec cela elle violait la règle que le candidat du comité central devait soutenir sans retenue la politique du SED. Elle savait ce qu'elle faisait. La première partie de son discours servit loyalement la louange de la RDA. Mais elle défendit après le droit de l'artiste à la subjectivité. Après coup, elle s'effondra suite à une crise cardiaque et fut emmenée à l'hôpital. À cause d'une dépression, la thérapie fut longue, y compris un séjour psychiatrique. Sa candidature au comité central prit fin. Dès lors, elle passa pour politiquement douteuse et fut

⁴ De la même auteure : *Die Dimension des Autors* [De la dimension de l'auteur], Darmstadt & Neuwied 1987, p.431.

⁵ Nicolaus Schröder : « *Unser DDR ist un sauberer Staat* [Notre RDA est un état plus propre] » — www.deutschlandfunkkultur.de/das-11-plenum-der-sed-unsere-ddr-ist-ein-sauberer-staat.976.de.html?dram:article_id=338608

surveillée par la *stasi*. « *Un rideau est tombé derrière moi.* » écrivit-elle sur son journal : « *Un retour dans ce pays d'avant ce rideau, un pays candide, cela n'est plus* »⁶ Son espoir est mort que l'obéissance que le nouvel état exigeait de ses citoyens, ne valût que pour un temps de transition. À présent, elle comprend : la conformité est un sacrifice qu'il exigeait fondamentalement. Contre cela, ce qu'il vaut de défendre désormais c'est la vitalité même de l'être humain — et tout d'abord celle-ci en elle-même.

« ... **Lorsque que l'une de nous est totalement déprimée** [« *down* », en anglais dans le texte, ndr] »

Au début de son nouveau chemin, se trouve le service d'amour rendu à une amie, le sauvetage d'une défunte, qui autrement disparaîtrait des consciences. *Nachdenken über Christa T.* [*Réflexions au sujet de Christa T.*] (1968), le deuxième roman de Christa Wolf, décalque l'image d'un être humain qui lui tient à cœur. Dans le même temps elle crée aussi, à partir de ses notes, textes et souvenirs, une anti-héroïne de la RDA : une héroïne qui hésite et doute — une qui tâtonne à la rencontre d'elle-même, qui se refuse à l'idéal de l'être humain positif qui a trouvé dans le socialisme une patrie incontestable. « *Le petit brin de Je* », disons-le avec mépris. *L'ancien Adam, avec lequel nous en avons fini. Elle se tait, réfléchit, je sais maintenant, au long de cette année, jusqu'à ce qu'une nuit, dans notre véranda de Berlin, le métro passant en tonnant, annonce sa réflexion. Je ne sais pourtant pas. Ce doit de devoir nous devons nous séparer de nouveau.* »⁷ Avec cet ouvrage, Wolf se procure un nouveau langage. Un terrain sur lequel elle peut se redresser. La censure de la RDA comprend aussitôt ce danger, tout empreint de douceur, qui pourrait en résulter. Cet ouvrage serait donc malheureusement non publiable et l'on dût malheureusement prendre en compte aussi cette fois le danger que l'auteure ne se remît plus d'une telle interdiction. Il est finalement publié, mais à un petit tirage. (À l'ouest il sort déjà antérieurement et c'est aussitôt un succès) Durant les années qui suivent le roman circule en privé de main en main. Il confère sa crédibilité et fait d'elle une partenaire sympathique pour beaucoup.

« *Vous devez avoir le courage — cela relève réellement du courage pour cela et de la détermination — pour écrire ce que vous avez vu et ressenti.* », écrivit Wolf en 1965 à l'écrivaine Gerti Tetzner. Après réflexion celle-ci lui répondit qu'elle avait derrière elle une enfance et une jeunesse dans lesquelles elle « avait été assez équilibrée pour supporter l'insensibilité », et qu'elle était très reconnaissante à Wolf pour cette phrase.⁸ Plus tard Tetzner décrit dans son roman *Karen W.* (1974) une parente spirituelle de la *Christa T.* de Wolf. De telles correspondances, il y en eu beaucoup. Car les séances de lectures qui sont toujours combles, sont constamment plus fréquentées par les femmes que par les hommes — des femmes qui, après une telle soirée, retrouvent la force de supporter le grand écart entre conformité et esprit personnel.

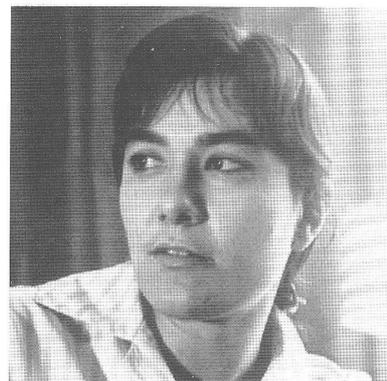
Wolf encourage beaucoup d'auteurs. Par exemple, aussi Brigitte Reimann. En sa compagnie, elle se rend à Moscou, dans le cadre d'une délégation de l'union des écrivains, en amie plus âgée qui protège la plus jeune des escapades érotiques. Toutes deux se trouvent en opposition quant à leurs conditions de vie : Wolf est dans une union et une famille stables, vers l'extérieur inébranlablement active, Reimann connaît de nombreuses histoires d'homme, à trois reprises dramatiquement mariées, elle est en partie alcoolique, labile. Toutes deux sont mutuellement fascinées par leur contraste.

Reimann note : « *Du reste je voyageai avec Christa Wolf, et naturellement je suis tombée amoureuse d'elle, elle si intelligente et maternelle, un chaperon face à toutes les tentations et le type de femme à qui de nuit, dans l'obscurité, on raconte tout. Je pense qu'elle me trouve insensée, comique et naturellement elle n'arrête pas de toute la journée de me préserver des taxis mabouls, d'achats inconsidérés et [...] des beaux hommes.* »⁹ Avec circonspection, en observant avec exactitude, les deux femmes se rapprochent l'une vers l'autre. Wolf écrit dans son journal au sujet de Reimann : « *Elle ne pourra toujours écrire que sur elle-même : un grand handicap.* »¹⁰

Et Reimann au sujet de Wolf : « *À l'occasion, sa manière d'écrire ne m'inspire pas, je la respecte, certes, mais je la trouve essayiste, je veux dire qu'elle ne raconte pas.* »¹¹

Cette attraction réciproque devient une amitié. Wolf admire Reimann pour la vaillance avec laquelle elle supporte son cancer. Elle est attentive à ses paroles lorsqu'elle raconte ses divorces. « *La manière dont on s'en sort [de l'échec], c'est l'essentiel : que l'on soit aigrie, triste à mourir, méfiante — ou bien simplement un peu plus lucide et mûre. Ce qui est bien entendu un difficile travail intérieur. Si Tu le fais, Tu le remarqueras aussi dans tout ce que tu écris.* »¹²

Reimann meurt en 1973 du cancer. Peu avant, elle avait noté dans son



Brigitte Reimann (1933-1973)

⁶ De la même auteure : *Ein Tag im Jahr* [un jour dans l'année] Munich 2004, p.81.

⁷ De la même auteure : *Nachdenken über Christa T.*, Neuwied & Berlin 1971, p.220.

⁸ De la même auteure : *Die Dimension des Autors*, pp.117 & 121.

⁹ Cité d'après Jörg Magenau : *Christa Wolf. Une biographie*, Berlin 2002, p.119.

¹⁰ Angela Drescher (éditrice) : *Sei begrüßt und lebe. Der Briefwechsel zwischen Christa Wolf und Brigitte Reimann* [Sois bénie et vis. L'échange épistolaire entre Christa Wolf et Brigitte Reimann] Berlin 2016, p.29.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, p.41.

¹² À l'endroit cité précédemment, p.99.

journal : « *La Christa, qui a un tel talent, avec son sourire et son atmosphère de Christa T. et avec son sérieux enjoué, toujours à surgir lorsque l'une de nous est totalement déprimée.* »¹³

Le grand roman de Brigitte Reimann *Franziska Linkerhand*, parut l'année d'après, à titre posthume, comme un fragment. Elle avait passé vingt ans à l'écrire. C'est l'histoire d'une architecte qui tente, dans la construction des lots de cités banales et standardisées, de sauver son idéal d'esthétique et d'humanité. C'est un roman rempli de détails, de sensualité et de descriptions précises, dans lequel à la fois les êtres humains et les paysages deviennent visibles ainsi que l'atmosphère de ces années.

Conversation et amitié

Une autre amie de cette époque, c'est Maxie Wander. L'écrivaine autrichienne vint en RDA avec son époux, Fred Wander, en 1957. En tant que Viennoise, qui connaissait aussi une autre vie et était toujours autorisée à voyager, elle eut de grandes difficultés à s'accommoder de l'étroitesse et du caractère provincial de ce pays. Elle vivait de relations et d'amitiés. La famille résidait à Kleinmachnow, près de l'habitation des Wolf. Christa Wolf l'affermir dans sa volonté d'écrire, Maxie Wander prit cela pour de la flatterie et ne la crut pas. Ensuite elle trouva son sujet et son langage. Dans l'ouvrage *Guten Morgen, du Schöne* [Bonjour à toi, la belle], elle publia des conversations avec des femmes de la RDA. Ce livre fut un succès gigantesque, il fut représenté dans sa version dramatique au



Maxie Wander (1933-1977)

Deutschen Theater de Berlin et devint un film. Au moment où elle en reçoit les épreuves à corriger, elle est déjà si faible, à cause de sa grave affection cancéreuse, qu'elle ne peut pas les lire. Elle meurt en 1977.

Dans son roman *Sommerstück* [Épisode estival], publié à l'occasion de ses 60 ans, et donc « l'année du Tournant » [1989, *ndt*] Wolf caractérise le faisceau de ces relations des années soixante-dix comme suit : « *Nous savions, que nous voulions être ensemble. [...] À ce moment-là, comme nous disons aujourd'hui, nous avons vécu. [...] Un esseulement viendrait, contre lequel nous voulions nous prémunir en stockant une réserve de communauté de vie.* »¹⁴ Dans cette confiance portée aux êtres humains et à la nature un serpent s'était aussi niché : le voisin, Thomas Nicolaou, fut démasqué en 1989 comme collaborateur de la *stasi*, il avait fourni des rapports particulièrement détaillés sur les filles de Wolf.

L'ouvrage-protocole de Maxie Wander, Wolf en accuse réception, dans sa préface, comme d'une « sœurlité (*Schwesterlichkeit*) », de celle donc comme

elle l'écrit qui « *au plus fréquemment se présente comme une fraternité* »¹⁵ Un remarquable mot-vedette est ainsi lancé. De plus en plus dans ses essais et entretiens, à côté de la critique portée à la société industrielle et au capitalisme, surgit aussi la critique du patriarcat. Paraissent un essai sur Karoline von Günderode et Bettina von Arnim (1981, ainsi que les romans *Kassandra* (1983) et *Medea* (1996). La question de la féminité apparaît au premier plan. La recherche d'une attitude qui va au-delà du penser utilitariste et de l'intellect et malgré cela, ne devient pas irrationnelle. Un penser qui inclut le sentir. « *Nous, désenchantées jusqu'aux os, nous nous trouvons déspiritualisées devant des rêves d'objectivisation, d'hypostases de ce penser instrumental-là qui s'appelle toujours et encore raison, mais qui a échappé depuis longtemps à l'amorce d'émancipation et de la libération de tutelle des Lumières et qui est entré à l'instar d'une illusion étincelante dans l'époque industrielle* »¹⁶, dit-elle en 1980 dans son discours d'attribution du prix Büchner. Et deux ans après dans une interview elle déclare : « *Je pars du fait que nous vivons dans une société d'hommes et que depuis des millénaires nous vivons dans une culture masculine et que cela a eu une conséquence énorme : en définitive, la conséquence que nous tous, femmes et hommes, nous nous trouvons au bord de l'anéantissement.* »¹⁷

En 1989 un espoir surgit, pour un temps bref, d'une nouvelle société socialiste voulue « d'en bas », dans laquelle les idéaux des années du début de la RDA étaient relégués. Il se dissipa rapidement. Avec un cercle d'amies écrivaines (entre autres, Certi Tetzner, Sigrid Damm et Helga Königsdorf), le « *Weiber-Kreis* » [cercle « des femmes », *ndt*], Wolf élaborait une résolution dans laquelle elle requerrait au dialogue à tous les niveaux.

Dans le célèbre discours qu'elle prononça, le 5 novembre 1989, sur l'*Alexanderplatz* et lors duquel elle conjura les gens à rester en RDA, les deux grands thèmes de Christa Wolf ressurgirent une fois encore réunis : langage authentique et amitié. « *De grands mouvements sociaux sont en cours, comme cette semaine dans notre pays, comme jamais il a été question dans notre pays et pourtant jamais avec cette passion, avec autant de colère et de tristesse et avec autant de profond regret. Nous voulons mettre à profit chaque jour, nous ne dormons plus ou moins, nous tissons des liens d'amitié avec de nouveaux êtres*

¹³ Jörg Magenau : *Christa Wolf. Une biographie*, Berlin 2002, p.225.

¹⁴ Christa Wolf : *Sommerstück* [épisode estival], Francfort-sur-le-Main, 1989, pp. 7 & 9.

¹⁵ De la même auteure : *La dimension de l'auteur*, p.197

[Cette fraternité/sœurlité-là peut aussi caractériser la rencontre entre deux êtres — laquelle n'a justement rien de sexuelle du tout mais qui est ressentie comme la présence mutuelle du Christ en chacun de nous. Le fait est qu'on en parle pas volontiers car les malversations psychiatriques qui sévissent encore gravement, vous en donne une interprétation parfaitement fantaisiste. Voir à titre d'information, car ce n'est pas le sujet du tout ici, voir : Lucio Russo : *Freud, Jung, Steiner* : www.ospi.it en italien [Traduction française : FJSLR215.DOC] *Ndt*].

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, p.612.

¹⁷ À l'endroit cité précédemment, p.894.

humains, nous nous heurtons douloureusement à d'autres. »¹⁸ (se reproduit alors l'événement de son discours de 1965 : elle a de nouveau une crise cardiaque peu après.)

Que reste-t-il ? « *Des grandes visions, tu ne sais pas les développer ! Peut-être même nous ne voulons même pas du tout cela* », explique Jana Simon à présent déjà au 21^{ème} siècle, à ses grands-parents Christa, et Gerhard Wolf, qui s'excusent à présent, presque honteux de leur foi inconditionnelle dans l'idée du communisme.¹⁹ — que reste-il donc ?

D'une part : l'expérience de combien il est important qu'il y eut un cercle d'êtres humains, de femmes, d'artistes et d'écrivaines au 20^{ème} siècle, qui se défendit lui-même et défendit ses relations dans une société qui était soi-disant en quête d'un « nouvel être humain » mais qui, à proprement parler, n'avait en tête que des rouages fonctionnant dans une usine. Et combien cette expérience dura longtemps sur des dizaines d'années.

D'autre part : Aujourd'hui le désir devient toujours plus fort et toujours plus élevé que plus de lieux puissent naître, intérieurs comme extérieurs, où une rencontre est possible. Cela a l'air modeste. Mais ce peut être un germe qui est indispensable, en tant que condition préalable à toutes les autres. En espérant qu'il y en ait beaucoup : le *presencing* de Claus Otto Scharmer, l'art du dialogue de David Bohm, l'idée de résonance de Hartmut Rosa... Un début.

Christa Wolf : « *Le plus important, ce que les êtres humains devraient organiser les uns avec les autres, c'est de se faciliter mutuellement la vie et de s'encourager.* »²⁰

Die Drei 4/2020.

(Traduction Daniel Kmicik)

¹⁸ De la même auteure : *Im Dialog [en dialogue]*, Francfort-sur-le-Main, 1990, p.119.

¹⁹ Jana Simon : *Sei dennoch unverzagt. Gespräche, mit meinen Großeltern Christa und Gerhard Wolf* [Soi pourtant intrépide ! Conversations avec mes grand-parents Christa et Gerhard Wolf, Berlin 2013, p.59.

²⁰ Hanns-Bruno Kammetrytöns & Stephan Lebert : *Bei mir dauert alles sehr lange* [Chez moi, tout dure très longtemps] www.zeit.de/2005/40/Wolf-Interview